

Entre découverte de l'altérité et définition de soi. L' « Orient méditerranéen » de soldats français de la Grande Guerre (1915-1918)

Frédéric Rousseau



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/5506>

DOI : 10.4000/cdlm.5506

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2010

Pagination : 105-120

ISBN : 2-914561-53-2

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Frédéric Rousseau, « Entre découverte de l'altérité et définition de soi. L' « Orient méditerranéen » de soldats français de la Grande Guerre (1915-1918) », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 81 | 2010, mis en ligne le 15 juin 2011, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/5506> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.5506>

Entre découverte de l'altérité
et définition de soi.
L'« Orient méditerranéen » de soldats
français de la Grande Guerre (1915-1918)

Frédéric ROUSSEAU

Confrontés au piétinement de la guerre sur le front occidental et soucieux de soulager les Russes en grande difficulté, Français et Britanniques se rallient en janvier 1915 à l'idée proposée par le premier lord de l'Amirauté, Winston Churchill, de forcer les détroits turcs par une attaque navale brusquée. L'échec de cette entreprise, en février, puis en mars, conduit les Alliés à entreprendre un débarquement terrestre pour s'emparer des forts défendant les Dardanelles. C'est dans ce contexte que la France accepte l'envoi d'un corps expéditionnaire français en Méditerranée orientale ; mais l'assaut lancé le 25 avril 1915 sur la presqu'île de Gallipoli ne permet pas d'aboutir au but recherché ; des mois durant, les hommes s'accrochent au terrain et creusent des tranchées. Malgré d'autres attaques très meurtrières, les forts du détroit restent aux mains des Turcs. Finalement, le projet est abandonné à l'automne et le corps expéditionnaire est transporté en Macédoine. Des milliers d'hommes débarquent alors à Salonique et s'installent au camp international de Zeïtenlick situé aux alentours de la ville. Certains sont immédiatement envoyés au secours de la Serbie, alors assaillie par les armées autrichiennes et bulgares, et participent aux derniers combats très éprouvants qui ponctuent, sous la neige, la déroute totale de l'allié serbe. Le propos n'est cependant pas de retracer l'histoire militaire de cette expédition alliée multiforme en Méditerranée orientale¹ mais plutôt d'aborder l'appréhension de l'Orient méditerranéen par les soldats français transbordés dans cette région à partir du printemps 1915. Au travers d'un certain nombre de leurs témoignages, il s'agit notamment de questionner la découverte de cet « Orient méditerranéen » par les soldats français et de percevoir sur quels modes s'effectue la confrontation entre l'Orient imaginaire et l'Orient réel.

Une première difficulté se pose au chercheur désireux d'approcher les combattants français du Front d'Orient. Les témoignages disponibles sont en effet beaucoup moins nombreux que ceux concernant le front occidental. Deux données fournissent un ordre de grandeur de ce décalage entre le corpus testimonial occidental et oriental : la part des témoignages, émanant de combattants de

1. Sur Gallipoli, voir Jenny Macleod, *Reconsidering Gallipoli*, Manchester, Manchester University Press, 2004.

l'armée d'Orient dans *Témoins* de Jean Norton Cru, ne dépasse guère les 2 % du corpus² ; une proportion légèrement supérieure apparaît dans le *Dictionnaire des témoins de la Grande Guerre* actuellement réalisé en ligne par le CRID 14-18³.

Notre corpus de témoignages est donc fort limité ; il souffre en outre d'une écrasante surreprésentation des officiers par rapport aux simples soldats ; et outre le fait que les officiers et les médecins sont souvent plus dotés culturellement parlant que la moyenne, ils bénéficient d'un accès plus aisé à l'écrit et à l'édition ; aussi ce corpus ne peut-il revendiquer de proposer une quelconque représentativité des images et représentations de l'Orient chez les soldats français. Force est d'admettre que ce corpus est avant tout représentatif de lui-même, c'est-à-dire de ses composantes. Vouloir tendre vers certaines généralisations exigerait de mobiliser d'autres sources, notamment les correspondances échangées par les soldats les plus modestes et leur famille ; de ce point de vue, les archives du Contrôle postal pourraient sans doute fournir d'utiles mentions complémentaires. Autant dire que ce qui suit ne peut constituer qu'une première ébauche d'une étude plus ample qu'il reste à conduire. Toutefois, et malgré son caractère limité, le corpus de témoignages rassemblés n'est pas muet sur la rencontre de l'altérité et la définition de soi. Il est croisé avec le dépouillement de *L'Illustration* pour l'année 1915, les articles d'Albert Londres rédigés pour le compte du *Petit Journal*, ainsi qu'avec ceux publiés par la *Revue franco-macédonienne* courant 1916 et rassemblés dans la revue *La France en Macédoine* l'année suivante. Quels que soient leur statut et leur rôle, ces témoins ont en commun de découvrir l'Orient et d'en rendre compte.

Pour le plus grand nombre, le premier contact avec l'Orient s'effectue en rade de Salonique. Chez tous ces hommes confrontés à la découverte de l'autre, les premiers regards sont à la fois passionnément attentifs et lourdement lestés d'imaginaires⁴. Certains, particulièrement formés aux humanités classiques, au grec et au latin, mobilisent leur répertoire de référents culturels et sont en quête de correspondances entre leurs visions et leur savoir livresque ; mais ils ne sont pas les seuls à avoir façonné des représentations de l'Orient ; à tous, la traversée de la Méditerranée depuis Marseille a permis d'anticiper par la pensée ce qu'ils allaient découvrir. Au moment d'accoster, un grand nombre de clichés et de stéréotypes, diffusés tant par les tableaux ou reproductions de tableaux de peintres orientalistes⁵ que par les écrivains – Pierre Loti⁶ particulièrement – et la presse

2. Jean-Norton Cru, *Témoins* [1929], préface et postface de Frédéric Rousseau, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 2006 (1993), p. 682.
3. Dictionnaire réalisé par le Collectif de Recherches International et de Débats sur le premier conflit mondial (CRID 14-18) sous la direction de Rémy Cazals, en ligne sur le site www.crid1418.org.
4. Edward Saïd, *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, [1978], trad. par Catherine Malamoud, préfacé par Tzvetan Todorov, Paris, Le Seuil, 2005. Thomas Brisson, « La critique arabe de l'orientalisme en France et aux États-Unis. Lieux, temporalités et modalités d'une relecture », *Revue d'anthropologie des connaissances*, vol. 2, n° 3, 2008/3, p. 505-521.
5. La liste des peintres orientalistes est longue, retenons à titre d'exemple Horace Vernet, Dominique Ingres (*Le Bain turc ; l'Odalisque à l'esclave*), Eugène Delacroix (*La mort de Sardanapale, Femmes d'Alger dans leur appartement*), Edouard Debat-Pousan (*Le Massage. Scène de Hammam*) et Jean-Léon Gérôme (*Le Marché d'esclaves, Allumeuses de narghilé*).
6. Voir notamment *Aziyadé* (1879) et *Les Désenchantées, roman des harems turcs contemporains* (1906).

illustrée, accompagnent les soldats de la France. Les représentations picturales et romanesques occidentales de l'Orient ont assurément façonné, et au sens premier du terme, impressionné les regards⁷. À Salonique et en Macédoine, dans une certaine mesure, l'Occident rencontre l'Orient... Qu'advient-il de cette rencontre entre un Orient construit d'Occident et l'Orient réel ? Et puis, peut-on parler de l'Orient au singulier ? En effet, n'y aurait-il pas autant d'Orients qu'il y a d'Occidentaux ? Nous verrons que la prise en compte d'une certaine pluralité de regards n'empêche pas de dégager d'éventuelles lignes de force parmi les imaginaires, les représentations, et les sensations éprouvées et rapportées en Occident.

Salonique, porte d'entrée de l'Orient...

Terme d'une douce et lente approche navale de la porte d'entrée de l'Orient méditerranéen, l'arrivée dans la rade de Salonique est pour la plupart des témoins, et tout d'abord, un pur ravissement pour les yeux des soldats voyageurs :

Nous arrivons en vue de Salonique le 5 octobre 1915 au lever du jour, rapporte le brigadier Stocanne. La ville grandit à nos yeux à mesure que nous approchons. [...] La ville est là s'étendant en amphithéâtre le long de la baie, et montrant sous le soleil ses immeubles aux couleurs tendres et variées partiellement cachés dans la verdure des arbres. De nombreux minarets blancs émergent. Nous remarquons une tour blanche sur le quai et, dans la vieille ville, vers la colline, nous apercevons les remparts⁸.

La veille, le reporter Albert Londres dévoilait Salonique aux yeux des lecteurs du *Petit Journal* dans les termes suivants :

Au fond du golfe où elle s'étagé, la ville convoitée apparaissait. On voyait petit à petit grandir ses cinquante minarets, ses maisons bleues et ses arbres verts. Sur le haut de la colline, les magnifiques et vieux remparts turcs qui, de près, ne sont pas plus que des nids de cigognes, grâce à l'éloignement, prenaient un air de forteresses. Le soleil, en descendant, touchait les bords de l'Olympe derrière lequel il se couche chaque soir⁹.

7. Évoquant Salonique, l'Américain John Reed, lui-même reporter dans la région, fait explicitement allusion à *Aziyadé* de Pierre Loti et aux *Mille et Une Nuits*, deux œuvres créatrices de l'Orient mythique ; John Reed, *La guerre dans les Balkans* [1916], traduit de l'américain et préfacé par François Maspero, Paris, Le Seuil, 1996, p. 47 et 49. Un autre reporter américain alimente lui aussi le mythe pour les lecteurs de *L'Illustration* : « Non loin de l'arc lunaire – ce symbole de l'Islam – un lourd nuage se forme. Il apparaît d'abord indistinct dans le ciel de lapis-lazuli, puis se précise, revêt la forme d'un être gigantesque, d'un de ces génies qu'on voit, dans les contes des *Mille et Une Nuits*, s'échapper, menaçants, d'une bouteille magique... », cf. Granville Fortescue, « De la corne d'or aux ruines de Troie », *L'Illustration*, n° 3778, 31 juillet 1915, p. 118.
8. Ernest-Albert Stocanne, *Souvenirs de guerre et de vie militaire*, (extraits), dans Association Nationale pour le souvenir des Dardanelles et des fronts d'Orient, *Dardanelles, Orient, Levant, 1915-1921. Ce que les combattants ont écrit*, préface de Michèle Alliot-Marie, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 53-61 et 91-107, p. 91. Stocanne est sous-officier au 17^e Régiment d'Artillerie de campagne ; maréchal-des-logis le 10 août 1915.
9. Albert Londres, *Le Petit Journal*, 19 octobre 1915. Cité dans Albert Londres, *Câbles et reportages*, présentés par Francis Lacassin, Paris, Arléa, 2007, p. 128.

Arrivé quelques semaines plus tard après l'artilleur Stocanne, le capitaine de chasseurs Libermann retrouve quasiment les mots de son prédécesseur ; il n'est d'ailleurs pas le seul à avoir été ébloui par le premier regard¹⁰. Et lorsqu'après son retour en France, en 1916, il cherche à retranscrire ses premières visions, images et mots se bousculent sous sa plume. Avant même de poser le pied sur le quai du port grec, il a d'abord tenté, comme de nombreux autres témoins, de vérifier si l'Orient qui se dévoile sous ses yeux coïncidait bien avec *son* Orient, cet autre monde, ce monde imaginaire construit depuis la France :

Dans son ensemble, au premier coup d'œil, c'est bien la ville féérique des légendes arabes, la perle de la Chalcidique, la reine de l'Égée. Officiers et chasseurs, d'une voix unanime, saluent dans sa magnificence et sa beauté la grandiose capitale de la Macédoine, goûtant par avance les délices de l'opulente cité orientale¹¹.

L'Orient, c'est d'abord une palette chromatique particulière, composée d'ocres et de couleurs fauves, une lumière intense et chaude ; un soleil¹² :

Le débarquement. Le soleil d'automne, maintenant à son zénith, verse des flots de lumière intense et crue sur le paysage qui respandit des vives et chaudes couleurs de l'Orient¹³.

Inversement, on peut mesurer la déception des soldats français ayant eu la malchance de découvrir la rade sous un temps maussade, plus breton que grec : « Les minarets paraissaient dépaysés sous le crachin », se souvient ainsi le capitaine Constantin-Weyer, quelque peu désabusé¹⁴. Il suffit que le soleil soit caché pour que les attentes d'Orient des soldats français soient quelque peu frustrées ; l'image anticipée de Salonique, porte de l'Orient, ne coïncide alors pas avec la vue découverte au terme de leur voyage. Mais la confrontation de l'Orient rêvé avec l'Orient réel ne s'arrête pas au premier regard. En effet, avant même que ne commencent les opérations de débarquement surviennent les premières rencontres avec une partie des habitants du port, et notamment les marchands ambulants fortement intéressés par l'arrivée de cette nouvelle clientèle militaire. Les commentaires sont généralement peu amènes à leur égard et se recourent généralement pour noter la « cupidité », et la « saleté » de ces commerçants¹⁵. Pour

10. Henri Libermann, *Face aux Bulgares. La campagne française en Macédoine serbe. Récits vécus d'un officier de chasseurs à pied octobre 1915 - janvier 1916*, préface de Paul Margueritte de l'académie Goncourt, Paris, Librairie Militaire Berger-Levrault, coll. « La guerre - Les récits des témoins », 1917, p. 46-47. Libermann est capitaine, officier de chasseurs à pied ; son récit est daté de Verdun, 24 octobre 1916.

11. Henri Libermann, *Face aux Bulgares*, *op. cit.*, p. 46-47.

12. Albert Londres, *Le Petit Journal*, 23 août 1915. *Câbles et reportages*, *op. cit.*, p. 124. Voir aussi J. Vassal, *Dardanelles, Serbie, Salonique*, *op. cit.*, p. 252. Dans un extrait du *Journal intime* de Pierre Loti alors publié par *L'Illustration*, on peut lire aussi cette expression : « [...] au beau soleil d'un été d'Orient... », *L'Illustration*, n° 3 777, 24 juillet 1915, p. 81.

13. H. Libermann, *Face aux Bulgares*, *op. cit.*, p. 49-50.

14. Maurice Constantin-Weyer, *P.C. de compagnie*, Paris, Les Éditions Redier, 1930, p. 38-39.

15. Alcide Ramette, *Au secours de la Serbie. Le retour d'un blessé*, préface de Léon Bocquet, Paris, Librairie Plon-Nourrit et Cie, 1917, 3^e édition, p. 52-55 ; H. Libermann, *Face aux Bulgares*, *op. cit.*, p. 51. Mingot, lieutenant au 227^e RI, en revanche, n'effectue aucun commentaire mépri-

le capitaine des zouaves Canudo, « le grouillement de ces sauterelles est intolérable »¹⁶.

La traversée de la ville pour rejoindre le camp de Zeïtenlick, dévolu aux troupes alliées à la périphérie de Salonique, est souvent l'occasion de compléter les premières sensations et de confronter plus avant son Orient imaginaire à l'Orient abordé puis foulé. Plusieurs témoins distinguent alors au moins deux Salonique : l'une apparaît « comme une ville européenne, avec ses maisons hautes, ses tramways, l'encombrement de la rue où l'on trouvait en dehors de l'élément militaire [...] une population en bonne partie habillée à l'européenne. Quelques femmes portaient le costume national aux soies voyantes et pittoresques »¹⁷ ; la soie, les couleurs vives et le pittoresque renvoient à l'Orient imaginaire des soldats français. Sapeur au 1^{er} Régiment du Génie, Gaston-Louis Giguel confie son enthousiasme à son *Journal* :

Quel luxe ! Combien de douceurs on peut se procurer dans cette ville ! La Cannebière en est éclipsée. Ce ne sont que cafés, glaciers, débordant de tous côtés, et qui sont bondés d'officiers de toutes les nations, de femmes fort chics, des officiers de marine tout de blanc habillés, d'aviateurs, et d'automobilistes en tenues les plus recherchées. Une promenade sur les quais conduit à la tour Blanche qui est le rendez-vous chic de tous les Saloniciens et Saloniciennes, des Grecs, des Turcs, et des Israélites. Tous y rivalisent d'élégance. Dans cette ville, on peut se procurer tous les plaisirs, tout le luxe de l'Orient...¹⁸

Mais Giguel ne connaît alors que la partie la plus européenne de Salonique et la vieille ville, les quartiers turcs, autrement dit la partie de la ville proprement orientale, font régulièrement l'objet de descriptions très dégradées :

[octobre 1915] Quelle stupéfaction en arrivant à terre ! Les quais grouillent de gens de toutes les races, toutes les langues se croisent. L'opulence côtoie la sordidité. [...] Nous traversons la cité des réfugiés logés dans les petites casernes grecques. C'est un tableau lamentable. Dans ces intérieurs sordides, les familles couchent pêle-mêle dans des grabats infects. On n'aperçoit que des faces souffreteuses,

sant à l'égard de ces marchands, René Mingot, *Carnets*, (extraits), dans Association Nationale pour le souvenir des Dardanelles et des fronts d'Orient, *Dardanelles, Orient, Levant, op. cit.*, p. 143-177, p. 144.

16. Capitaine Canudo, *Combats d'Orient. Dardanelles-Salonique (1915-1916)*, Paris, Librairie Hachette et Cie, coll. « Mémoires et récits de guerre », 1917, 272 p., p. 76-78. Des extraits de cet ouvrage ont été précédemment publiés dans la *Revue Franco-macédonienne*, n°V - novembre 1916, p. 52-92, sous le pseudonyme Capitaine Oudanc. Texte repris dans *La France en Macédoine*, Deuxième Série, Salonique, Paris, Georges Crès, 1917.
17. A. Ramette, *Au secours de la Serbie, op. cit.*, p. 52-55 ; voir aussi chez Joseph Vassal, *Dardanelles, Serbie, Salonique. Impressions et souvenirs de guerre (avril 1915 - février 1916)*, préface par le Général d'Amade, Paris, Librairie Plon, 1916 (2^e édition), p. 252 (13 octobre 1915) ; Vassal était médecin au 6^e colonial mixte dirigé par le lieutenant-colonel Noguès ; médecin divisionnaire de la 1^{re} division le 14 juin 1915, puis au 6^e colonial le 15 juillet 1915 ; marié à une Anglaise ; les lettres ont été publiées par M^{me} Vassal ; la préface datée du 21 juillet 1916.
18. Gaston-Louis Giguel, *Journal*, (extraits), dans Association Nationale pour le souvenir des Dardanelles et des fronts d'Orient, *Dardanelles, Orient, Levant, 1915-1921, op. cit.*, p. 123-135, p. 128 (25 juin 1916).

ravagées par la jaunisse et la petite vérole. Ils sont couverts de haillons repoussants, et restent toute la journée accroupis au soleil¹⁹.

Dans son témoignage, le capitaine Constantin-Weyer dénonce « la saleté asiatique de l'intérieur de la ville » qui contraste fortement et « agréablement » avec la rue Venezilos et le quai de la Liberté²⁰. Un contraste marqué également par le lieutenant Libermann :

À droite et à gauche du chemin s'étendent de petites constructions basses, aux toits vermoulus, percées d'étroites fenêtres, peintes en bleu et en blanc. C'est sale et misérable. Une boue épaisse couvre le pavé mal entretenu, plein d'ornières. Sur les trottoirs se pressent des femmes en haillons, quelques-unes le visage couvert d'un voile noir, laides et informes pour la plupart ; des hommes en fez ou en chapeau rond, des soldats grecs pouilleux et dégoûtants. Ce n'est là heureusement que la vieille ville, les quartiers turcs ; en suivant la voie du tramway, les cavaliers s'engagent dans la rue Venezilos, grande et belle artère en bordure de la mer. [...] Tous deux ils pénètrent dans un grand restaurant à l'angle de la rue Venezilos et de la place de la Liberté [...]. L'aménagement est confortable et tout à fait européen ; d'un côté le café, de l'autre la table d'hôte, dont l'aspect réjouit avec ses nappes éblouissantes, garnies de verres étincelants²¹.

Ainsi pour le capitaine Libermann, l'Orient le plus appréciable est celui qui propose un environnement et un standard... européens. Un sentiment partagé par le sous-officier d'infanterie Omer Pottard, pour lequel l'un « des plus beaux cafés » de Salonique, « à peu de choses près, sauf la clientèle, ressemble à un café français »²². Le commandant de Ligonès « s'orientalise » quant à lui, en mangeant « mal » dans un restaurant grec, en fumant des cigarettes turques, en visitant des magasins juifs et pour finir, en se rendant au café Floca, « le café de la Paix salonicien, devant une tasse de thé, des tartines de pain beurrées et de la confiture anglaise. Quand, saturé d'Orient macédonien, je veux respirer un peu d'air de France, je vais au bazar de Lyon, à la librairie Hachette, et dîner au cercle militaire »²³. Pointent ici les limites de l'envie d'Orient de nombre de ces hommes. Chez le lieutenant d'infanterie Alcide Ramette, c'est également tout un fond de culture classique propice à la fabrication d'images qui refait surface et nourrit le désabusement. L'Orient des légendes et de la mythologie demeure introuvable :

[...] Victor fut frappé de l'extrême misère de nombreuses femmes et enfants qui passaient pieds nus, loqueteux, maigres comme des loups ; et dans tout cela il cherchait en vain, obsédé par les souvenirs antiques, les filles des modèles de

19. Omer Potard, *Carnets*, (extraits), dans Association Nationale pour le souvenir des Dardanelles et des fronts d'Orient, *Dardanelles, Orient, Levant, 1915-1921, op. cit.*, p. 109-122, p. 111-112. Potard est sous-officier au 171^e RI, décédé en 1917.

20. M. Constantin-Weyer, *P.C. de compagnie, op. cit.*, p. 118-119.

21. H. Libermann, *Face aux Bulgares, op. cit.*, p. 60-61.

22. O. Potard, *Carnets*, (extraits), dans Association Nationale pour le souvenir des Dardanelles et des fronts d'Orient, *Dardanelles, Orient, Levant, 1915-1921, op. cit.*, p. 111-112.

23. Bernard de Ligonès, *Un commandant bleu horizon. Souvenirs de guerre de Bernard de Ligonès 1914-1917*, présentés par Yves Pourcher, Paris, Les Éditions de Paris Max Chaleil, 1998, 143 p., p. 116.

Phidias. [...] La traversée de la ville [...] ébranla quelques illusions de Victor sur ce peuple, qu'hier encore il exaltait²⁴.

Toutefois, Ramette a l'honnêteté d'atténuer quelque peu sa première description ; au cours de la marche effectuée pour se rendre à la gare d'embarquement, Victor, son personnage, découvre un autre aspect de la ville :

L'impression fut meilleure que la première fois. Le quartier traversé était plus propre. Il regarda avec plaisir les groupes pittoresques de femmes attirées par le passage des troupes françaises : perles dans les cheveux et sur les seins, coiffes vertes retombantes, corsages et jupes aux couleurs voyantes, tabliers rayés de rouge et de noir²⁵.

Le « pittoresque » des costumes locaux est particulièrement apprécié et relevé ; mais ce qui domine néanmoins, ce sont les descriptions misérabilistes de populations en guenilles, sales, dépenaillées et malodorantes²⁶. Autant de caractères ou de poncifs qui semblent inséparables de la définition dominante de l'orientalisme telle qu'elle est notamment transmise dans la *Revue Franco-macédonienne* à la même période :

L'orientalisme fait des ravages dans notre armée. Nos braves se sont laissés séduire par ce je ne sais quoi de vague, d'odorant, de curieux, d'indéfinissable, qui fait le charme de l'Orient, de cet Orient où la saleté devient parfois une grâce et la puanteur un agrément²⁷.

Le caractère cosmopolite de la ville frappe également de nombreux témoins : « un carrefour des races », « un remous humain, au centre d'un océan d'activité européenne, africaine et asiatique »²⁸ pour le Capitaine Canudo, « Babel moderne » selon le commandant de Ligonès : « on y rencontre toutes les races sauf celles des empires centraux » ; « on entend parler toutes les langues »²⁹. On peut noter au passage, chez ces différents témoins, l'extrême variation dans l'emploi du mot « race » ; tantôt équivalent de peuple, ou de nation, tantôt discriminant racial dans sa dimension raciste la plus contemporaine.

Voilées, invisibles, inaccessibles, les femmes orientales...

Dans l'Orient imaginaire, les femmes tiennent assurément une place de choix. Accompagnant l'équipée alliée sur Gallipoli en juin 1915, et alors qu'il approchait du cap Hellès et des Dardanelles, Albert Londres s'écriait déjà :

C'est là ! Les Dardanelles ! Elles étaient les portes dorées, qui conduisaient les voyageurs vers la cité enchanteresse. Parler d'elles, c'était déjà sourire au fond

24. A. Ramette, *Au secours de la Serbie*, op. cit., p. 52-56.

25. *Ibidem*, p. 63-64.

26. H. Libermann, *Face aux Bulgares*, op. cit., p. 258.

27. R.C., « Le narghileh », *Revue Franco-macédonienne*, n°I - avril 1916, dans *La France en Macédoine*, Salonique, Paris, Georges Crès, 1917, p. 29.

28. Capitaine Canudo, *Combats d'Orient*, op. cit., p. 78.

29. B. de Ligonès, *Un commandant bleu horizon*, op. cit., p. 114.

de soi à toutes les somptuosités de l'Orient. Elles étaient le mot qu'il semblait suffisant de prononcer pour que l'on vît aussitôt à travers les voiles, les visages des femmes mystérieuses de ce pays...³⁰

Comme en écho au journaliste du *Petit Journal*, le docteur Thomson traversant les villages du Kosovo décrit ce qui lui apparaît comme « un spectacle plein d'orientalisme » ; on y retrouve l'évocation du mystère³¹ qui nourrit les fantasmes d'Orient et l'insistance sur l'invisibilité et l'inaccessibilité des femmes :

Les maisons aux fenêtres grillagées, les minarets qui dressent de place en place leurs blanches *djamines*, les femmes qui circulent furtivement sous les arcades, soigneusement cachées par leur *tchanak* noir, les hommes coiffés du fez, les albanais au crâne rasé, sauf la mèche qui dépasse de la calotte blanche, et aux culottes brodées de passementeries noires, les petites filles aux larges pantalons bouffants...³²

Armés de ces images légendaires que colporte au même moment un journal populaire comme *L'Illustration*³³, les soldats français sont inévitablement porteurs d'un certain nombre de poncifs et de stéréotypes concernant les femmes orientales ; ainsi, tel officier qui s'initie « aux plaisirs de Salonique » dans un café-concert du port, distingue-t-il parmi les danseuses une « levantine et une négresse ». À l'en croire, « elles avaient toute la lascivité féline et un peu molle des Orientales ». Et d'ajouter fort sérieusement : « cela n'empêchait point qu'on les bombardât d'oranges pourries, de tomates, d'aubergines »³⁴...

Au moment d'accoster sur la côte macédonienne, très grande était l'attente des soldats à ce sujet, et pas seulement du fait de la femme orientale mythique, tant la séparation des sexes engendrée par la guerre était durement ressentie depuis des mois³⁵. Il faut noter qu'outre la durée de la traversée, nombre de soldats avaient en effet pour la plupart déjà connu un long exil sur le front occidental. La déception n'en fut que plus amère. La méconnaissance de la langue locale élève cependant un premier obstacle entre les soldats et les femmes que certains essaient de réduire ; ainsi remontant la vallée du Vardar avec ses camarades en octobre

30. Albert Londres, *Le Petit Journal*, 28 juin 1915. *Câbles et reportages*, op. cit., p. 107-108.

31. Ce type de représentations se retrouve dans la revue *La France en Macédoine*, Première série, Salonique, Paris, Georges Crès et C^{ie}, 1917, p. 29. Et chez Édouard Julia, « Dans la presqu'île de Gallipoli », *L'Illustration*, n° 3 777, 24 juillet 1915, p. 94 : « À l'Est, voici l'Asie mystérieuse dans sa désolation lointaine, avec la couronne nacrée du mont Ida... ».

32. Louis-L. Thomson, *La Retraite de Serbie (Octobre-décembre 1915)*, préface de M. E. Denis, professeur à la Sorbonne, Paris, Librairie Hachette et Cie, coll. « Mémoires et Récits de guerre », 1916, 217 p., p. 99. Thomson est Médecin-Major, membre de la Mission Française en Serbie.

33. Évoquant la prise de Seddul-Bahr, Édouard Julia écrit : « Alors dans la forteresse qui était aussi le harem du gouverneur, ce fut une épouvante : les femmes s'enfuirent... », *L'Illustration*, n° 3 775, 10 juillet 1915, p. 45. Dans le même numéro, des extraits du *Journal intime* de Pierre Loti, intitulés « Suprêmes visions d'Orient » sont de la même teneur : « Il y a six ans, quand je séjournais en Turquie, ma femme et mon fils, assez enfant alors pour entrer dans un harem, les visitaient quelquefois... » ; ces « fragments » sont publiés tel un feuilleton chaque semaine. Voir aussi le numéro 3 776 du 17 juillet 1915, p. 55-56.

34. M. Constantin-Weyer, *P.C. de compagnie*, op. cit., p. 133.

35. E.-A. Stocanne, *Souvenirs de guerre*, op. cit., p. 91.

1915, le sous-officier Omer Potard s'essaie à balbutier quelques rudiments censés permettre d'établir le contact avec les femmes ; en vain...

[...] quand nous rencontrons une demoiselle, recouverte de son voile, nous lui demandons : « *Achetli nié Zagrdité ?* » (Voulez-vous m'embrasser ?) ce qui lui fait resserrer son voile et accélérer l'allure, ou encore : « *Atchetli samnon ?* »... mais je ne veux pas traduire...³⁶

Hélas, il y a loin des contes des *Mille et une nuits* à la réalité ; sous les voiles, les visages des musulmanes qui sont incontestablement aux yeux des Français les femmes les plus orientales de cet Orient, demeurent à peu près invisibles³⁷. Il est somme toute peu apprécié que le mystère oriental se dérobe ainsi. Et sur ce point, la rancœur est profonde et quasi générale. À l'incompréhension culturelle se mêle la frustration sexuelle, les deux sentiments nourrissant en définitive le mépris et le rejet, et des femmes, et des hommes orientaux. Faute de pouvoir approcher ces femmes, nos témoins français les dénigrent souvent très sévèrement. Ainsi, à propos des femmes entrevues sur l'île de Lemnos, le capitaine des zouaves Canudo écrit :

On a l'impression qu'elles ne voient pas, ne s'aperçoivent pas du désir violent qui s'abat sur elles, ni même de l'étranger qui peuple leur village, tant la discipline des sexes est grande dans les mœurs primitives. Après tout, ces femmes que le plus « métropolitain » de nous se surprend à convoiter, ce ne sont que des paquets d'étoffes boueuses, de linge sale, de chairs puantes d'humidité tièdes ; mais on les prendrait comme on mange, pour tout repas parfois, du pain mélangé de terre, avec des doigts grossis de boue durcie. L'homme élémentaire que chacun de nous est redevenu, livré à ses trois ou quatre instincts suprêmes, ne sait plus quels longs siècles de soins et d'affinement ont abouti à la composition et à l'entretien de la chair d'une Parisienne, et a oublié le rituel culinaire d'un restaurant où l'on peut manger des mets précieux sans les toucher d'un doigt, entre de la lumière et des fleurs...³⁸

Remontant la vallée du Vardar, le lieutenant Libermann croise « quelques femmes, le visage couvert d'un voile noir, [qui] paraissent vieilles et misérables »³⁹. Pour se protéger des rigueurs de l'hiver, les soldats cherchent à cantonner chez l'habitant : à nouveau, ce qui choque le Français, c'est la condition faite aux femmes ; de la description transpire le profond mépris ressenti à l'endroit des hommes (« Turcs ») musulmans polygames ; par dépit, les femmes au visage caché (réduites ici à des « formes ») sont supposées « très laides » et sans attrait sexuel :

Le Turc se jette devant ses femmes, l'air menaçant ; il semble craindre que les étrangers ne tentent une mauvaise action. Personne, du reste, n'a la moindre envie de s'en prendre à ces personnes, très recommandables certes, mais surtout fort laides⁴⁰.

36. O. Potard, *Carnets*, (extraits), dans Association Nationale pour le souvenir des Dardanelles et des fronts d'Orient, *Dardanelles, Orient, Levant, 1915-1921*, op. cit., p. 113.

37. Capitaine Canudo, *Combats d'Orient*, op. cit., p. 79 ; H. Libermann, *Face aux Bulgares*, op. cit., p. 60-61.

38. Capitaine Canudo, *Combats d'Orient*, op. cit., p. 27-29.

39. H. Libermann, *Face aux Bulgares*, op. cit., p. 83-84.

40. *Idem*, p. 254.

Les pauvres femmes turques font plus pitié qu'envie ; parfois, si elles laissent s'entr'ouvrir leurs voiles, elles n'offrent à la vue que des traits fanés ; elles sont ridées avant l'âge ; leur visage sans expression ni caractère est bien celui de leur sexe en Orient, où l'homme ne considère sa compagne que comme une bête de somme qu'il livre sans répit, comme sans pitié, aux plus durs travaux⁴¹.

Bien que moins machiste, et agrémenté de références classiques, le propos du docteur Vassal n'est pas moins sévère et dénonce les « préjugés de l'Orient musulman »⁴². Traversant la ville de Vodena, le commandant de Ligonès dit « [devenir] derrière les fenêtres grillagées les yeux curieux des femmes turques qu'une prescription barbare du Coran oblige à regarder sans se faire voir »⁴³. Derrière la dénonciation de la condition féminine en pays musulman, c'est aussi clairement l'Islam que vise le commandant catholique. À une autre occasion, il ironise sur la faiblesse du supérieur d'un monastère ne rechignant pas à partager quelques verres de gniôle avec son hôte occidental d'un jour⁴⁴... L'Islam est décrit comme une religion de la « résignation »⁴⁵. De ce point de vue, la rencontre de l'autre nourrit le sentiment de sa propre supériorité. D'ailleurs, ces descriptions stigmatisantes récurrentes⁴⁶ s'accompagnent de tout un ensemble de pratiques et de comportements bien peu propices à renforcer ou à enseigner le respect de l'Islam : ainsi on ne compte plus les mosquées réquisitionnées comme cuisines⁴⁷, cantines⁴⁸, ambulances⁴⁹, cantonnement⁵⁰, ou encore, prison militaire⁵¹.

Isolé dans notre corpus, le lieutenant Mingot est seul à ne pas sacrifier aux poncifs dominants :

[Monastir] 10 décembre 1917. Il ne faut pas confondre le falot gouvernement turc chargé de crimes, et notamment le gouvernement Jeune Turc, avec le peuple turc. Le Turc est profondément croyant, il est très religieux à tous les moments de son

41. *Idem*, p. 267.

42. J. Vassal, *Dardanelles, Serbie, Salonique*, *op. cit.*, p. 204 (28 juillet 1915).

43. B. de Ligonès, *Un commandant bleu horizon*, *op. cit.*, p. 120.

44. *Idem*, p. 127.

45. *Ibidem*.

46. Un seul de nos témoins, le lieutenant Mingot, exprime un jugement beaucoup plus favorable aux populations turques croisées sur les routes d'Albanie : « [au point de jonction des frontières de l'Albanie, de la Grèce et de la Serbie] 12 février 1917 : Florina. La population est un peu turque, surtout grecque, comme à Vodena ; on voit beaucoup de femmes en noir, voilées de blanc. Ici, comme dans toute la région, on remarque combien les Turcs savaient pratiquer la liberté de conscience, et respecter la religion des populations qui étaient sous leur joug. Dans tout ce pays, la population grecque et la langue grecque dominant, et depuis l'annexion, les Grecs ont su augmenter leur emprise ; ils ont de grandes écoles, et des édifices gouvernementaux et municipaux importants à Vodena et à Florina. [...] Les femmes marquent pour les étrangers une grande indifférence. », R. Mingot, *Carnets*, (extraits), dans Association Nationale pour le souvenir des Dardanelles et des fronts d'Orient, *Dardanelles, Orient, Levant*, *op. cit.*, p. 145.

47. H. Libermann, *Face aux Bulgares*, *op. cit.*, p. 258 ; J. Vassal, *Dardanelles, Serbie, Salonique*, *op. cit.*, p. 277-278.

48. *Idem*, p. 260.

49. *Idem*, p. 267-268.

50. Capitaine Canudo, *Combats d'Orient*, *op. cit.*, p. 97 ; H. Libermann, *Face aux Bulgares*, *op. cit.*, p. 258 ; B. de Ligonès, *Un commandant bleu horizon*, *op. cit.*, p. 119.

51. Capitaine Canudo, *Combats d'Orient*, *op. cit.*, p. 120-121.

existence ; pendant la prière son recueillement est exemplaire. La mort est pour lui un phénomène naturel, une suite et non une fin, la mort n'est pas pour lui un épouvantail. Comme les musulmans sont frères, le plus pauvre comme le plus riche a, de par la religion, une dignité insoupçonnée chez nous. Les morts ne sont pas séparés des vivants par des grilles, des ornements, des couronnes ; aucun obstacle ne sépare les cités des grandes étendues de stèles de pierre blanche, ou de marbre, des cimetières musulmans ; les vivants vivent avec les morts ; les cimetières sont des lieux de réunion et de repos⁵².

Par ailleurs, chez certains témoins, tout un passé lointain, livresque et mythique, celui des Croisades, remonte à la surface ; ainsi chez Canudo, capitaine au 1^{er} Régiment de marche d'Afrique, on trouve ces mots significatifs dès lors qu'il décrit la tenue d'une messe catholique :

La messe qui commençait. Celui qui la servait n'était autre qu'un légionnaire. Un vieux légionnaire. [...] Le signe chrétien était marqué solennellement au milieu d'un village musulman. L'autel minuscule et éphémère avait renoué immédiatement un groupe de guerriers aux siècles défunts. Des chrétiens, là, comme des croisés⁵³.

Au-delà, dans un amalgame confus et peu conforme à la géographie élémentaire, c'est l'Orient et l'Asie qui sont la cible des contempteurs français exprimant à maintes occasions le sentiment de leur supériorité d'occidentaux. Ainsi, lorsque le docteur Vassal décrit sa visite de « l'église de Vatiluk, qui possède des fresques sur ses pauvres murs comme la plupart des églises macédoniennes », ce n'est plus seulement l'Orient musulman qui est visé :

Le Ciel et l'Enfer, le Jugement dernier sont d'habitude les sujets les plus largement traités. La béatitude des Élus ne fait point envie. Quant à l'Enfer, c'est à frémir. On sent que l'artiste s'y connaît et que les exemples n'ont pas dû lui manquer. Il y a un raffinement sadique digne d'un Asiatique ; toutes les tortures sont réservées aux femmes. C'est naturellement indescriptible⁵⁴.

Quelques cérémonies orthodoxes sont décrites par nos témoins ; l'étonnement exprimé devant des pratiques religieuses différentes de celles des pays catholiques n'est pas toujours exempt de condescendance voire de mépris ; ainsi, Libermann assiste à des funérailles se déroulant à proximité du camp de Zeitenlick :

[...] Un cortège bizarre a fait halte, cède la place au bataillon. En tête, revêtu d'une soutanelle noire, le chef orné d'un immense bonnet pointu, d'où découlent en cascade sur ses épaules des cheveux longs et crasseux, tenant à la main une crosse qui supporte la double croix orthodoxe, un prêtre grec guide la troupe. Derrière lui, en oripeaux bruns, quatre bambins secouent des clochettes, font un vacarme assourdissant. Le catafalque suit : vaste charrette traînée par des bœufs, couverte d'un simple drap ; dans sa bière ouverte, le mort apparaît, visage découvert. Un

52. R. Mingot, *Carnets*, (extraits), dans Association Nationale pour le souvenir des Dardanelles et des fronts d'Orient, *Dardanelles, Orient, Levant*, op. cit., p. 156.

53. Capitaine Canudo, *Combats d'Orient*, op. cit., p. 120-121.

54. J. Vassal, *Dardanelles, Serbie, Salonique*, op. cit., p. 327.

orchestre d'instruments les plus divers fait entendre un rythme lent et solennel qu'accompagnent les chants du cortège d'amis et de parents⁵⁵.

Le capitaine Canudo, encore, dépeint pour sa part une messe, en insistant notamment sur le caractère primitif de la cérémonie orthodoxe, sans oublier d'évoquer la séparation des deux sexes dans l'église :

[...] L'officiant n'est pas isolé, élevé dans la pure abstraction de l'autel, mais il est au milieu des fidèles, il va, il vient, il disparaît, il réapparaît. Il accomplit sa danse sacrée, non point dans le rythme extatique de notre rituel, mais charnellement, ne cessant à aucun moment de se montrer comme un homme parmi les hommes, sans jamais atteindre au symbole. Cependant, une beauté simple grandit les êtres. La nef, riche de lumières circulaires à hauteur de poitrine d'homme, est vide. L'humanité est sur les deux bords, séparée par la barrière sexuelle, les femmes à bâbord et les hommes à tribord. En haut, dans la tribune du chœur en face de l'autel, les jeunes filles ; une vision de charme accrue par le fakioli blanc qui entoure leur tête. Elles sont là, séparées et élevées : le giron qui enserme l'avenir...⁵⁶

Regards coloniaux...

12 février. Nous restons à Breznica. Le camp est près d'une rivière. On en profite pour se laver et lessiver son linge. Il fait un beau soleil. Ma popote est installée dans une petite maison habitée par des indigènes. Les habitants du logis sont très intéressés par notre popote et nous regardent manger avec curiosité ou envie. Ils auront les restes⁵⁷.

On sait que le terme « indigène » n'a pas forcément une connotation coloniale ; toutefois, couramment, ce terme désigne une population appartenant à un groupe ethnique existant notamment dans un pays d'outre-mer avant sa colonisation... Quoiqu'il en soit, il reste que son usage est ici à rapprocher du contexte de cette guerre dans laquelle les Français semblent largement et généralement pénétrés de leur supériorité vis-à-vis des diverses populations rencontrées. Un autre témoin évoque explicitement le lien pouvant être noué entre la présence française en Macédoine et en Orient, et la colonisation ; ainsi, Ramette appelle de ses vœux de nouveaux engagements dans la colonisation au terme de cette expédition en quelque sorte initiatique :

Il est probable que ceux qui auront vécu ces années de guerre, qui auront fait le voyage de Serbie ou de Gallipoli seront moins effarouchés à l'idée de la colonisation lointaine. J'espère qu'après la guerre les Français se décideront à sortir de chez eux. La grandeur d'un pays est à l'étranger. Les Anglais et les Allemands nous l'ont assez montré⁵⁸.

Certes, on peut se demander dans quelle mesure de tels écrits peuvent refléter une opinion plus largement portée que par son seul auteur ; par ailleurs, il

55. H. Libermann, *Face aux Bulgares*, *op. cit.*, p. 54-55.

56. Capitaine Canudo, *Combats d'Orient*, *op. cit.*, p. 35-36.

57. B. de Lignonès, *Un commandant bleu horizon*, *op. cit.*, p. 123.

58. A. Ramette, *Au secours de la Serbie*, *op. cit.*, p. 94.

convient de ne pas perdre de vue que ces ouvrages sont écrits et publiés durant les premières années de la guerre. Ils sont, cela va de soi, conformes au discours autorisé sur la guerre. D'ailleurs, le moment de parution est délicat : il faut justifier la poursuite de l'expédition en Macédoine, et faire accepter l'échec du moment... Quant aux allusions à la colonisation, toutes renvoient à ce que l'on peut lire alors dans *La France en Macédoine*, une brochure qui rassemble des « études publiées par les officiers, sous-officiers, et soldats de l'armée d'Orient dans la *Revue Franco-Macédonienne* » depuis sa première livraison en avril 1916. La « lettre-préface »⁵⁹ qui accompagne le premier volume est rédigée par Édouard Herriot, sénateur-maire de Lyon et ministre des Travaux Publics et du Ravitaillement ; elle est de ce point de vue, sans ambiguïté : il s'agit bien en Macédoine de prolonger l'entreprise de la colonisation ; après l'évocation des « heureux efforts » de Lyautey au Maroc, Édouard Herriot cite encore Faidherbe et Galliéni avant de poursuivre sa justification de la présence française en Macédoine :

[...] Bien léger serait celui qui ne verrait pas les services rendus à la métropole par ces laboratoires que sont pour elle les terres neuves où la création peut réussir sans délai ! L'Armée de Macédoine aura confirmé cette loi de toute notre histoire. Nous savions bien ce que nous voulions lorsque, malgré les complications et les dangers de la lutte sur le sol même de la France, nous réclamions contre l'avis des timides, contre les myopes de la politique, l'expédition de Salonique. En ce temps douloureux, je ne cessais, pour ma part, de méditer l'exemple et les préceptes du Vosgien Jules Ferry [...]. Au sein même des crises de toute sorte qui ont suivi 1870, il n'a cessé de penser et de dire que, pour défendre la France et son vieux sol, il fallait lui créer tout un système d'ouvrages avancés. Nous lui devons le Tonkin, Madagascar, la Tunisie. Les bienfaits de cette audace s'aperçoivent aujourd'hui. Ces troupes coloniales, pour n'envisager que cet aspect de l'œuvre accomplie, n'ont-elles pas été au premier rang parmi les défenseurs de la Patrie ? [...] Cette guerre est une guerre de marchands. Elle porte en elle tout l'avenir économique du monde. [...] Sous peine de consentir d'avance à un déséquilibre irrémédiable, nous ne pouvons renoncer à une politique de pénétration commerciale et d'influence dont le centre se trouve à Salonique, non ailleurs...⁶⁰

Dans le même ordre d'idée, la revue publie le papier tout aussi explicite, proposé par un capitaine du 1^{er} Régiment de marche d'Afrique, dans lequel on reconnaît le capitaine Canudo malgré son pseudonyme :

Le cultivateur d'Algérie, de Tunisie ou du Maroc, son camarade le petit commerçant ou le jeune industriel, que cachent pour un temps le large pantalon de zouave et la rutilante chéchia, sentent qu'ils pourraient fort bien après la guerre mener dans cette contrée de l'Orient une vie aussi heureuse que celle de là-bas. Ils ont déjà apprécié tout ce qu'ils pourraient tirer de ces terres inutilisées sans faire de tort aux « autochtones ». [...] et déjà plusieurs de nos « poilus » d'Afrique se sont promis d'y revenir planter leur tente... même après la signature de la paix. [...]

59. Elle est datée du 18 décembre 1916.

60. « Lettre-préface de M. Edouard Herriot », *La France en Macédoine*, Première série, Salonique, Paris, Georges Crès et C^{ie}, 1917, p. V-X.

Cette colonie française expérimentée sera née de la guerre, elle essaimera dans tout l'Orient...⁶¹

Un autre indice de la prégnance du modèle colonial dans les esprits est perceptible lorsqu'un auteur de la *Revue Franco-macédonienne* compare la kémie d'Algérie et le mézè ottoman, petits hors d'œuvre servis à l'heure de l'apéritif⁶²... Enfin, la presse illustrée elle-même se livre à des parallèles explicites entre les expéditions coloniales et l'entreprise de Gallipoli. Ainsi une photographie publiée en juin 1915 par *L'Illustration* est-elle ainsi légendée : « Un bivouac français sous les oliviers et les amandiers : nos troupes emploient en Turquie les méthodes habituelles des guerres coloniales et couchent sous la tente »⁶³... Mais il est bien d'autres dimensions de la rencontre de l'Orient méditerranéen. L'attention portée aux témoignages archéologiques des régions abordées n'est pas non plus sans rappeler les relevés et les « emprunts » réalisés durant l'expédition d'Égypte et plus récemment au Maghreb. Quelques témoins notent avec une grande régularité les découvertes archéologiques effectuées ici ou là, à l'occasion des nombreux travaux de terrassement et de déblaiement inhérents à la guerre de tranchées. Sans doute, ceux-là sont-ils parmi les Français les mieux dotés de culture classique ; chez eux, l'Orient est aussi un passé, un passé glorieux ; et la connaissance du passé prestigieux de l'Orient méditerranéen trouve un écho dans la découverte fortuite de sites propices aux fouilles archéologiques ; ainsi, par exemple, le docteur Vassal, féru d'histoire ancienne et lecteur d'Homère, rapporte quelques-unes des découvertes effectuées en Macédoine, et plus précisément sur la presqu'île de Gallipoli, en juin 1915⁶⁴ ; une autre mention peut être relevée dans les carnets d'un sous-officier d'artillerie :

[...] Le calme qui règne nous permet de nous déplacer un peu. C'est ainsi que, le 22 juillet, je visite une nécropole que l'on a découverte en creusant un boyau de communication vers des tranchées peu après le débarquement. L'état-major du CEO y fait pratiquer des fouilles. Il y a des sarcophages contenant des ossements et des vases. Il s'agirait d'une nécropole grecque datant de trois siècles avant Jésus-Christ⁶⁵.

Si l'on en croit un article publié dans la *Revue Franco-macédonienne* de juillet 1916 :

Toutes les troupes qui successivement avaient occupé les tranchées de troisième ligne avaient également procédé à des fouilles. Naturellement, jusqu'à présent chacun s'était approprié ce qu'il avait trouvé. Mais le général voulait mettre fin précisément à cet état de choses...⁶⁶

61. Capitaine D., « Les troupes d'Afrique en Orient », *Revue Franco-macédonienne*, n° I, avril 1916, dans *La France en Macédoine*, Première Série, Salonique, Paris, Georges Crès et C^{ie}, 1917, p. 48-49.

62. V.S., « Le Mézè », *Revue Franco-macédonienne*, n° V - août-septembre 1916, dans *La France en Macédoine*, Deuxième Série, Salonique, Paris, Georges Crès et C^{ie}, 1917, p. 29.

63. *L'Illustration*, n° 3 770, 5 juin 1915, p. 577.

64. J. Vassal, *Dardanelles, Serbie, Salonique*, *op. cit.*, p. 156-157, 175, 214, 337 ; E.-A. Stocanne, *Souvenirs de guerre*, *op. cit.*, p. 59.

65. E.-A. Stocanne, *Souvenirs de guerre*, *op. cit.*, p. 59.

66. V.S., « Souvenirs d'Éléonthe », *Revue Franco-macédonienne*, n° IV - juillet 1916, dans *La France en Macédoine*, Deuxième Série, Salonique, Paris, Georges Crès et C^{ie}, 1917, p. 53. Ce n'est qu'au

À peine arrivé à la petite bourgade d'Alakilisé, le commandant de Ligonnières tente lui aussi de repérer des ruines « où se trouvait jadis l'antique Pella, patrie d'Alexandre le Grand »⁶⁷. Passant au même endroit, le docteur Vassal photographie « un bloc d'une construction antique »⁶⁸.

Enfin, on dénombre également des collectionneurs chez ceux des soldats qui ont les moyens de porter et de faire porter de lourds et encombrants bagages. Ce n'est donc pas surprenant de trouver parmi les plus grands collectionneurs, des officiers supérieurs comme Louis-L. Thomson, médecin-major, membre de la Mission Française en Serbie. Bien sûr, les armes équipant les différentes armées balkaniques, turque y comprise, sont particulièrement recherchées.

Tout le monde envoya quelques bagages à l'abri. Pour ma part, j'emballai une grande quantité d'armes que j'avais rassemblées ou que mes amis les officiers serbes m'avaient données. À côté d'une collection d'obus vides de toutes formes et de toutes dimensions, j'avais une autre collection, qui était magnifique, de baïonnettes anciennes et modernes, turques, russes, autrichiennes, serbes, de diverses grandeurs et de divers modèles. [...] Ajoutez à cela une demi-douzaine de fusils tous différents, et des objets en cuivre ciselé, turcs et serbes, anciens, plats, vases, gourdes, etc., et jusqu'à une curieuse lampe confectionnée avec des obus. Cela remplissait huit caisses⁶⁹.

Pour sa part, le commandant de Ligonnières « [...] trouve à acheter quelques objets du pays, poignards, gilet brodé, cartouchière en métal à des prix raisonnables... »⁷⁰ ; le docteur Vassal lui-même ne peut résister à la tentation d'acheter un bijou original à une jeune fille qui se fait longuement prier :

La jeune fille a ses grands yeux qui jettent un éclat troublant. Elle a aussi une belle ceinture de cuir noir, que ferme une boucle d'argent. Le bijou, très spécial, a un dessin que je n'ai jamais vu. Je le veux, il m'attire. Enfin, elle consent ; les yeux baissés, elle dénoue pour moi la ceinture de cuir et me remet la boucle contre le prix très sérieux que lui donne⁷¹.

Ces collections d'objets-souvenirs se doublent de collections d'images de l'Orient, cette autre façon de capturer des fragments d'Orient que l'on rapatriera

printemps 1916 que l'état-major se préoccupe officiellement de cette activité réalisée en marge de la guerre ; cf. Matthieu René, « L'Instruction sur la conservation et la recherche des Antiquités : à propos d'une instruction originale de l'état-major de l'armée d'Orient », *Revue Historique des Armées. La France et les Balkans*, n° 1-2002, p. 71-80.

67. B. de Ligonnières, *Un commandant bleu horizon*, *op. cit.*, p. 118.

68. J. Vassal, *Dardanelles, Serbie, Salonique*, *op. cit.*, p. 323-324. *L'Illustration* se fait également l'écho de ces découvertes : « Une découverte archéologique faite en creusant des tranchées dans la presqu'île de Gallipoli. À la dernière séance de l'Académie des inscriptions, M. Edmond Pottier, chargé par l'Académie d'examiner les vases qui ont été découverts dans des tranchées du corps expéditionnaire de la presqu'île de Gallipoli, et sur lesquels le docteur Lentrot a envoyé une note détaillée, a déclaré que les terres cuites dont il s'agit appartiennent à la série dite "terres cuites de Myrina". Il a félicité le docteur Lentrot de trouver en dépit de ses travaux absorbants, le temps de consacrer quelques instants aux travaux d'archéologie », cf. *L'Illustration*, n° 3 775, 10 juillet 1915, p. 43.

69. L.-L. Thomson, *La Retraite de Serbie*, *op. cit.*, p. 42.

70. B. de Ligonnières, *Un commandant bleu horizon*, *op. cit.*, p. 125.

71. J. Vassal, *Dardanelles, Serbie, Salonique*, *op. cit.*, p. 308-309.

en France. La misère orientale est particulièrement « pittoresque » et vaut d'être fixée sur la pellicule ou les plaques de verres des photographes amateurs ou professionnels. Comme Ramette l'assure :

Les photographes ont de la chance, n'est-ce pas, à l'armée d'Orient ? Les jolies collections qu'on va trouver en France après la guerre ! Veinards ! Et avec ça, voyage à prix réduit. [...] — Il est bien regrettable que la photographie ne rende pas les couleurs. Ce groupe de misère serait tout à fait pittoresque avec les tabliers rayés de rouge et noir, les coiffes noires prenant tous les cheveux et se nouant sous le menton. Ne trouvez-vous pas que ces fichus noirs sur la tête donnent à ces femmes un air de veuves ?⁷²

De retour en France, devant la famille, au village, ces clichés seront censés attester de l'orientalisme de l'Orient et renforceront du même coup les représentations stéréotypées dominantes. En cela, peut-être, ces prises de guerre, de même que les autres éléments relevés, témoignent-ils en définitive de ce que la rencontre avec l'Orient véritable n'a pas eu lieu. Comme si, chez la plupart de nos témoins, l'Orient construit avant le départ, l'Orient fantasmé, l'Orient des écrivains et des peintres, dressait un écran indéchirable entre imaginaire et réel. Comme si, également, et insensiblement, la rencontre de l'autre équivalait surtout, chez la plupart des témoins questionnés ici, au renforcement de leur « occidentalité » et de leur sentiment de supériorité.

72. A. Ramette, *Au secours de la Serbie*, op. cit., p. 82.